
CHAPITRE 1

EH oui ! Encore une fois, je suis dans un petit village côtier sous les Tropiques. Un hameau comme on en découvre des centaines le long du Pacifique en Amérique latine. Un endroit où les jours s'égrènent comme le sable chaud qui s'écoule entre mes paumes en coupe. Je suis là en toute quiétude, sans me soucier de ce qui se passe ailleurs. À peine quelques touristes osent s'aventurer jusqu'ici. Encore quelques années de paix avant que le développement effréné, causé par l'arrivée des étrangers, ne gâche l'affaire. Ce jour-là, je serai parti. Pour l'instant ça n'a pas d'importance puisque je vis les plus beaux moments de mon existence. Le paradis, c'est ici et maintenant, ainsi j'apprécie chaque chose, chaque événement à leur juste valeur, dans toute l'intensité du réel. Même la turista ?

Je rigole en pensant à tous ces gens qui y vont de précautions extrêmes pour éviter ce désagrément passager. Pas de glaçons dans leurs cocktails, par exemple... Une margarita ou un daiquiri sans glaçons, c'est dégueulasse. Il y en a certains qui lavent la vaisselle à l'eau purifiée. Pourquoi pas se doucher à l'eau Evian tant qu'à faire ? Non mais, j'exagère, en une semaine ou deux de vacances, on a

intérêt à faire gaffe. Certaines études tendent à démontrer que cette bactérie, qui s'attrape en pays tropical, réduit le risque de développer un cancer du côlon à long terme. Une telle théorie a tout pour me rassurer. Je me souviens de la première fois où les crampes d'estomac m'ont pris. J'étais étendu sur le lit de ma chambre, dans un hôtel miteux, les mains sur le ventre. Je serrais les fesses parce que je savais qu'il le fallait. Il y avait un énorme cafard, grand comme mon pouce, qui suçotait ma brosse à dents sur la vieille table bancale. Je me demandais ce que je foutais là, à des milliers de kilomètres de chez moi. En fait, je n'avais plus de chez-moi. J'avais tout lâché et j'étais parti à l'aventure pour plusieurs mois, enfin, je l'espérais. Après douze jours seulement, j'étais sur le point d'abandonner ce rêve pour retourner à la vie que j'avais quittée. Mais parfois on vit des moments charnières, et une décision, aussi insignifiante qu'elle paraisse, peut modifier le déroulement d'une vie.

Je suis donc à Puerto Loco, quelque part dans le passé. Je sors de l'hôtel, bien décidé à rentrer au pays. Y'en a marre, je reprendrai mon ancien boulot, me dénicherai un appart. Au bout de quelques semaines, tout sera rentré dans l'ordre. J'ai acheté un billet aller-retour pour deux semaines. Par une ironie du marché, il m'en aurait coûté plus cher pour un aller simple. Il ne me reste plus que deux jours à supporter cet enfer tropical où tout est si différent. Je me dirige vers la station d'autobus pour réserver une place pour mon transport à l'aéroport. Pour ce faire, je dois marcher un kilomètre sur le bord de la route nationale. Il fait chaud, c'est le milieu de l'après-midi. Lorsque je traverse le pont décrépît qui enjambe un ruisseau, un gars

m'appelle avec des « Hey you ». J'arrête, le regarde, un peu méfiant. Il traverse la voie pour me rejoindre.

— Where are you from ? me demande-t-il en souriant.

— Canada, my name is Max, que je réponds, heureux d'enfin parler une langue que je connais.

— Nova, encantado, qu'il se présente.

Le type a la dégaine d'un cow-boy du Midwest américain. Son teint est foncé, et je devine des yeux obscurs derrière ses Ray-Ban d'une autre époque. Il me demande si j'apprécie mon séjour et je lui fais part de ma déception au sujet du prix élevé que je paye à l'hôtel étant donné la médiocrité de ma chambre. Il s'indigne de ma situation et me propose de prendre une bière chez lui au bord de la mer. J'accepte avec plaisir en pensant que je pourrai toujours prendre mon bus plus tard. En chemin, je lui explique mon projet de passer quelques mois au Mexique pour découvrir ce merveilleux pays auquel certains livres m'ont fait tant rêver.

Après une marche de dix minutes le long de la route, nous empruntons une petite rue poussiéreuse qui descend vers la mer. Cette plage magnifique, que je n'avais pas encore découverte, s'étend sur plus de deux kilomètres, me commente mon nouveau guide. Derrière une rangée de hauts cocotiers dont les troncs effilochés pointent vers le ciel, le sable fin vole au-dessus du sol doré. Une formation en V de pélicans se laisse porter par la brise dans le ciel azur. Sublime ! D'énormes rouleaux d'eau viennent s'écraser sur la berge, et leur prodigieux rugissement nous parvient avec un léger décalage.

Quelques centaines de mètres plus loin, nous arrivons à une maisonnette au toit de feuilles, entourée d'un terrain fleuri et bien entretenu. Avec une fierté mal contenue, Nova m'invite à le suivre. Nous nous installons sur les chaises à l'ombre d'une petite structure dont le toit est recouvert de feuilles de palmier, une palapa, attenante à la maison. Un chiot d'à peine deux mois jappe en cherchant son équilibre sur ses pattes chancelantes. Jamais on ne pourrait imaginer que cette petite chose frêle deviendra dans quelques années le chef incontestable de ses congénères sur cette plage. Nova a sorti une bouteille sans étiquette à moitié pleine d'un liquide transparent. Il remplit deux verres. On fait un toast et on avale d'un trait. Je m'attendais à la saveur épicée de la tequila mais il semble que ce n'en soit pas. Ça a un goût médicamenteux fortement alcoolisé. J'imitte mon nouvel ami lorsqu'il écrase un quartier de limette entre les dents.

— Quelle sorte de musique écoutes-tu ? me demande-t-il, toujours en anglais.

— Un peu de tout. J'ai quelques CD de musique rock.

Je fouille dans mon sac et lui tend la première pochette qui me tombe sous la main, The Doors.

Je vois les yeux de Nova s'illuminer. Sans attendre, il glisse le CD dans la fente de l'appareil et bientôt les premiers accords de *People are Strange* s'envolent au vent. Un autre shooter de mescal (un alcool tiré de l'agave comme la tequila, mais avec un autre procédé, m'explique-t-il), passe un peu mieux cette fois.

— Garde le disque, je te le donne.

— Gracias, ça fait plaisir.

— Je vais te donner les autres aussi, je n'en aurai pas besoin.

— Pourquoi partir maintenant ? Si tu veux je te laisse ma maison, moi j'irai vivre chez mes parents un peu plus haut au village.

— C'est vrai, tu me laisserais ta maison ? que je demande, incrédule.

— Bien sûr, il y a seulement quelques petites choses à faire, par exemple arroser les plantes le soir et nourrir Sultan, le chiot.

— Ça ne me paraît pas trop difficile.

— Si tu acceptes, tu vas devoir me donner trois cents pesos par semaine pour les frais d'électricité et d'eau.

Trois cents pesos, c'est ce que je paye pour chaque nuit dans l'hôtel le plus économique du village, pour une chambre humide, pleine de fourmis et de cafards géants qui terminent un petit gâteau en quelques heures. Après tout, pourquoi abandonner quand les choses se mettent en place...

— Bon d'accord, je dis, qu'est-ce qu'on fait ?

— Allons chercher tes affaires, je te donne un coup de main.

— J'ai encore quelques jours payés sur ma chambre.

— C'est pas grave, je vais leur dire. Andale, allons-y.

Sur le bord du chemin, Nova fait signe à une camionnette qui passe. Le véhicule s'arrête. Nous montons dans la boîte ouverte à l'arrière. Sans autre préambule, le véhicule démarre. Nous sommes debout, les mains sur le toit de l'habitable pour se tenir, les cheveux au vent. Je sens enfin ce sentiment de liberté qu'apporte l'aventure du voyage.

Mon nouveau copain aime se balader et ne manque pas de me désigner tel monument historique du village ou encore un terrain qui appartiendrait à un de ses oncles. J'aurais pu ne pas le croiser, acheter mon billet de bus et repartir d'où je suis venu. Mais les choses se sont passées différemment. Près de mon hôtel, Nova tape un coup sur le toit de la camionnette, le véhicule s'immobilise. On descend comme si c'était d'un cheval.

Nous allons à la réception de l'hôtel (pas un beau hall à l'ambiance feutrée) où, pour le moment inoccupé, un bureau en bois à moitié bouffé par les mites s'ennuie au centre d'une pièce aux murs couverts d'une peinture écaillée, jaunie par le temps. À droite, au début de l'allée qui mène aux chambres, est pendu un hamac rapiécé dans lequel ronfle le patron. Un filet de salive coule de la commissure de ses lèvres. Nova me dit d'aller chercher mes affaires pendant qu'il parlementera avec lui. Je monte à ma chambre, ramasse en vitesse les quelques vêtements et affaires de toilette qui traînent ici et là. Je fourre tout pêle-mêle dans ma valise. Un dernier coup d'œil pour m'assurer que je n'ai rien oublié. J'ai une valise et un sac à dos, rien de trop chargé. Mon ami semble avoir réglé le problème puisque le patron, les yeux rougis par le sommeil interrompu, me remet mes six cents pesos sans rouspéter, pressé qu'il est de retourner à sa sieste.

Nous sortons, un taxi s'arrête sans qu'on n'ait eu à le héler, comme c'est souvent le cas par ici. Nova donne les instructions au chauffeur et en moins de deux nous sommes de retour. Les billets passent d'une main à l'autre et me voilà locataire de cette maison pour un premier

segment de deux semaines. Pendant que mon bon samaritain, oui bien sûr, c'est ainsi que je le vois, rassemble quelques effets, je visite le petit bâtiment. La pièce principale de vingt mètres carrés fait office de cuisinette et de chambre. Derrière un rideau se trouve la salle de bain, c'est-à-dire un lavabo, un pommeau de douche qui sort d'un mur et une cuvette de toilette. Le plancher coule en pente douce vers un petit drain dans le coin. Les installations sont rudimentaires mais ce sera suffisant. Le jardin s'avère toutefois magnifique, rempli de fleurs et de plantes exotiques. Je n'ai qu'à traverser le chemin pour être sur la plage. Nova me dit adios, son baluchon sur l'épaule. Il passera dans deux ou trois jours. Je serre chaleureusement la main qu'il me tend. Je regarde le Mexicain s'éloigner et je prends mes sacs pour les poser sur le lit. Je sors à nouveau, j'ai l'impression de tourner en rond. Le soleil a amorcé le dernier quart de son parcours journalier. Il va disparaître dans l'horizon océanique dans peu de temps. Je m'allonge dans le hamac sous la palapa. Magnifique endroit, et quelle tranquillité. Qu'est-ce que je fais maintenant ?

Je me réveille en pleine nuit, sous des centaines de points brillants qui percent le ciel obscur. Le halo de lumière solaire a complètement disparu au large, ce qui m'amène à croire que le soleil s'est couché depuis plus de deux heures. Je rentre dans la maison pour allumer les lumières. Je range un peu mes affaires, de façon à prendre possession des lieux. Le matelas sent l'humidité, non pas l'odeur d'une journée pluvieuse en ville, mais plutôt la moiteur tropicale. En fait, tout dans cette piaule sent l'humidité saline. J'ai la bouche pâteuse, je ne trouve nulle part d'eau embouteillée,

et j'ai un petit creux. Je m'habille d'un jean et d'une chemise. Un billet de deux cents pesos devrait faire l'affaire. Avant de partir, je verse un peu d'eau dans un bol pour le chiot. Sur le chemin, je peux distinguer des lumières trois cents mètres plus loin. J'espère découvrir une tienda ou un stand à tacos. Je me dirige vers cette oasis dans l'obscurité environnante, mais l'obscurité devient opaque, j'ai soudainement de l'appréhension, pourtant je ne suis pas du genre à avoir peur du noir. Des grognements se font entendre, quelques chiens se mettent à aboyer, ils en ont contre moi. La peur me paralyse, ça grogne tout proche. Sans rien y voir, je sais que je suis encerclé par une meute. Une gueule se referme sur ma cuisse gauche. Je hurle d'effroi et de douleur. Je trébuche, et mes mains tâtent des cailloux que je lance à pleines poignées. Il s'ensuit un bruit sourd que j'attribue au son d'une pierre qui frappe une cage thoracique. Dans le mille, cible atteinte. J'entends les chiens détalier. Mon cœur bat à cent à l'heure. Je reste immobile un moment, le temps que se calment mes tremblements incontrôlables. Les quelques cailloux au creux de ma main me donnent le courage de continuer mon chemin vers le halo lumineux à quelques dizaines de mètres. Un picotement émane de ma cuisse ; je vais sûrement avoir un hématome.

J'arrive à une tienda où l'on vend des cigarettes, de la bière et toutes sortes de produits. Sur le trottoir, dans un chariot comptoir, une grosse mamá prépare des tacos de viande à la sauce piquante. Je lui en demande trois au poulet avec gestes à l'appui. Pendant qu'elle prépare ma commande, j'entre dans la tienda pour acheter de l'eau et six bières. C'est à peine si le jeune garçon à la caisse quitte

des yeux le téléviseur pour me servir. Un téléroman local. Je prends une bonne gorgée d'eau avant de sortir. Un grand blond à la barbe naissante et un petit moustachu se tiennent devant le comptoir à tacos. Les deux gringos me regardent.

— Parlez-vous anglais ? que je demande.

— Bien sûr, répond le grand blond.

On commence à discuter. Ils sont de l'Ouest canadien, ils ont parcouru les États-Unis en stop jusqu'en Californie pour ensuite entrer au Mexique et faire le trajet en bus jusqu'ici. Dave, le petit moustachu, m'explique qu'ils sont ici depuis trois jours. Ils louent une cabane juste derrière. L'autre s'appelle Jack, il rigole beaucoup et paraît très enjoué. Nos tacos nous sont servis au même moment. Nous mangeons avidement. Je prends deux bières et les offre aux Canadiens. Nous trinquons au Mexique qui nous semble une terre à la fois accueillante et mystérieuse.

— À quel hôtel loges-tu ? me demande Jack.

— Je me suis trouvé une maison par là, dis-je en désignant l'endroit du doigt. Regarde, tu vois la lumière là-bas ?

— Génial, t'as trouvé une maison. Combien tu payes ? demande Dave, soudain intéressé.

— Vous n'allez pas me croire, je donne trois cents pesos par semaine.

— Quoi ! C'est pas possible. Nous, on paye plus pour une nuit.

— J'ai été chanceux. J'ai rencontré un Mexicain super sympa. Pendant qu'il me loue sa maison, il vit chez ses parents plus haut au village.

— Nous, si on trouve une aubaine comme ça, on se pose pour quelques semaines.

— Venez, je vous invite. On terminera les bières chez moi.

Je ramasse quelques cailloux et je demande à mes amis de faire de même pour se protéger des chiens qui attaquent la nuit. Jack, incrédule, me demande en rigolant si c'est une blague. Je leur raconte ma mésaventure. Je n'ai pas à répéter, ils s'exécutent et deviennent, du coup, beaucoup plus attentifs. À part les vagues, on entend seulement le claquement de nos sandales dans l'obscurité ambiante. Je sens mes amis tendus et concentrés. Un grognement se fait entendre sur la gauche. Trois cailloux partent dans cette direction, engendrant bruits sourds, gémissements et fuite.

— On l'a eu, vieux. On l'a eu, dit Jack tout excité.

On rigole un bon coup. La peur s'est transmuée en rires incontrôlés. L'entrée de mon terrain est fermée par une sorte de porte d'enclos à vache. On y pénètre et le petit chien se ramène en jappant. Merde ! J'ai oublié de lui acheter quelque chose. Les gars s'assoient sous la palapa. Pendant ce temps, dans la maison, je trouve une banane brunie, que j'ouvre et que je mets en purée dans un bol pour Sultan. À mon grand étonnement, le chiot mange voracement. Jack est étendu dans le hamac, Dave est assis sur une des deux chaises de plastique. Je prends l'autre chaise et leur donne une bière chacun.

— C'est super cool, dit Jack. On fume un pétard.

— T'en as ?

— J'ai un joint.

— Pourquoi pas ?

On entend les insectes autour sur le fond sonore des vagues qui cassent à intervalles réguliers. Je me sens heureux. On se passe le joint. La lumière au plafond de la palapa attire toutes sortes d'insectes et de papillons. Des petits lézards beiges en profitent pour chasser près de l'ampoule. Un scarabée noir de deux centimètres s'est posé sur une poutre près de la source lumineuse. Un des petits lézards l'a aperçu, il s'approche rapidement, et nous sommes captivés, les yeux rivés au plafond, l'observant attraper l'insecte par le cul. La gueule du reptile enserme bien le postérieur du scarabée qui fait des efforts avec ses pattes avant pour se dégager. Un autre lézard, qui n'a rien manqué, entre en scène avec célérité et mord la proie à la tête sans lâcher prise, c'est fascinant. On fait des paris. Lequel des deux va gagner son repas ? Comment le gagnant fera pour manger l'insecte ? Le corps du scarabée est deux fois plus gros que la tête des petits lézards. Mais tout à coup celui qui tient l'insecte par le cul donne un rapide coup de tête, surprenant son adversaire, qui lâche prise. L'insecte en profite pour se dégager. Il tombe juste à nos pieds. La seconde d'après, il s'envole en bourdonnant dans nos oreilles. Nous sommes bouche bée devant ce dénouement heureux.

— Génial, lance Jack.

Nous éclatons de rire simultanément. Ils sont bien sympathiques, mes compatriotes anglophones. Au fil de la conversation, ils me proposent de les laisser s'installer ici sur la terrasse, où ils dormiront dans les grands hamacs qu'ils ont achetés à leur arrivée. Pourquoi pas, après tout je me sentirai un peu moins seul.